

Kaléïdoscope

JOURNAL DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE FINISTÈRE

LE SENS DU PARCOURS

N° 2 – Septembre 1998

EDITO

La sortie du n° 2 de Kaléïdoscope serait-elle une des bonnes résolutions habituellement prises à chaque rentrée ? En marge des « Cette année il faut qu'on... » de toutes sortes, pour le Comité de rédaction, la résolution du moment, c'est de vous adresser les cartes du monde de quelques Sauvegardiens et de vous inviter au voyage.

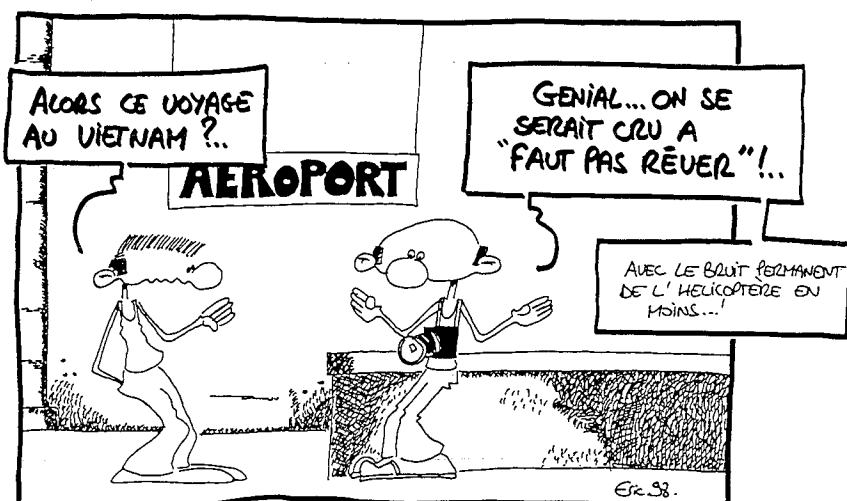
Les pages de ce deuxième numéro vous feront remonter le temps, à la rencontre de quelques-uns de nos « ancêtres » de l'action sociale et de leurs projets éducatifs. Elles vous balladeront autour du monde, paysages

actuels du Vietnam, vision du Parthénon livrée par Freud, évocation de l'Europe et de l'Afrique.

Elles vous entraîneront dans des jeux de cache-cache avec des mots qui se déguisent pour n'en dire que mieux leur vérité. Et puis elles vous feront suivre des itinéraires de pensée, à la recherche d'un Ailleurs et d'un Autrement, sans perdre de vue l'objet de nos activités de Sauvegardiens.

Le Comité de rédaction vous souhaite donc bonne reprise et bonne lecture, et attend bien entendu vos réactions et créations.

-Le Comité de rédaction-



SOMMAIRE

1. Edito
2. Les batelières de Ninh Binh
3. Il était une fois... la gestion
4. Enfance abandonnée ou coupable
5. Du langage de l'Europe
6. Sauvegarde : variations sur un mot (suite)
8. Les perles du C.A.F.P.
9. Les artistes ont toujours mieux dit (suite)
13. L'utopie de M. Jules Radu (suite)
14. La vie de l'association
15. Halawa de semoule

LETTRE DU VIETNAM

LES BATELIERES DE NINH BINH

En quittant HANOI vers le sud, on ne soupçonne pas la splendeur de la région que nous allons découvrir. Jusqu'à présent, les rizières "vert-fluo" s'étendent à perte de vue. Des essaims de femmes les parsèment, qui courbées à repiquer, qui guidant le boeuf et la charrue, qui vidant les canaux pour irriguer, deux par deux, dans le geste circulaire de la corde à sauter au milieu de laquelle on aurait rajouté une jatte.

Petit à petit, la végétation luxuriante reprend le dessus: champs de lotus, bananiers, jacquiers, frangipaniers, lit-chis... Les routes se rétrécissent, et des montagnes surlignent l'horizon.

Après la ville de NINH BINH, haut lieu historique du culte bouddhiste, riche en temples et pagodes de la dynastie Binh, nous abordons le site féérique de TAM COC.

Au bord de la rivière, l'embarcadère accueille des dizaines de barques à fond plat, très basses sur l'eau. Chaque embarcation est manoeuvrée par deux femmes coiffées de ce chapeau conique léger, tréssé de feuilles de latanier, protégeant du soleil et étanche à la pluie. Une rameuse regarde l'avant et pousse les avirons -à l'inverse de les tirer comme chez nous-; une gondolière pousse la perche pour affiner la direction.

Nous voilà partis pour une promenade de trois heures, glissant sur un chenal tracé au milieu des rizières qui tapissent le fond d'un canyon sinueux. Il nous faudra à plusieurs reprises, toujours en barque, passer sous la montagne karstique percée de grottes à plafond bas hérissé de stalagmites.

Chaque sortie à l'air libre est un nouvel émerveillement. Ce site a été baptisé la "baie d'Along terrestre", et supporte bien la comparaison avec la huitième merveille mondiale.

Et toujours de chaque côté de la barque, nous laissons les paysannes qui repiquent le riz, portent les palanches lestées d'une charge supérieure à leur propre poids, marchent pieds-nus sur les étroites digues qui délimitent les parcelles.

LA BAIE D'ALONG TERRESTRE

Quel paradoxe de constater que dans ce pays d'eau -le VIETNAM est troisième exportateur mondial de riz, après les ETATS-UNIS et la THAÏLANDE-, la goutte d'eau coûte de l'or. Le quart seulement de la population utilise les toilettes. Pour les autres, tout se déverse dans les étangs, ou les puits d'eau autrefois potable. Quand les nourrissons passent du sein au biberon, la maladie diarrhéique et la déshydratation les frappent à grande échelle. La mortalité infantile est ici celle que nous avons connue au moyen âge.

Quelle stupéfaction d'apprendre que l'empereur TU DUC, à la fin du siècle dernier, exigeait chaque matin de ses cinquante serviteurs un thé confectionné des gouttes de rosée recueillies sur les fleurs de lotus de son étang artificiel.

Quelle aberration de voir que la moindre bouteille d'eau coûte autant

qu'un flacon d'alcool de riz. Mais elles rament, toujours et encore, les batelières de NINH BINH. Le sourire engagé, la ténacité au bord des lèvres, après à l'effort, elles vous font partager et leur condition de vie, et la toute beauté de leur paysage cisailé.

C'est ce mélange de résistance et d'abnégation qui explique leur survie à trente années de guerre. Autrefois paysannes le jour, et soldats la nuit, elles savourent aujourd'hui la paix. Elles se consacrent pleinement au riz, à la broderie, à leur esquisse et à leurs enfants.

Le dicton vietnamien "pour faire la guerre, il faut du riz; pour faire la paix, il faut du riz aussi", prend cruellement ici tout son sens.

Les batelières de NINH BINH nous ont ramenés à bon port. Nous avons acheté leurs nappes brodées la nuit précédente.

Après avoir quitté leur sampan sans voile, elles sont retournées à leurs enfants, les ont nourris sans doute, et passé la nuit à tisser et à broder des nappes, voire à faire d'autres enfants s'il leur restait du temps.

Les batelières de NINH BINH nous ont donné une belle leçon d'humilité et de simplicité, tout en ayant la douce sensation d'avoir intégré le casting d'un "Faut pas rêver" de rêve!

Jean-François KERBOULL

Il était une fois... la gestion

La deuxième fois tous rassemblés les Sauvegardiens bien connus délibérèrent de la question sensible de la gestion dans l'action sociale. D'emblée, tous proclamèrent que le budget et sa technologie n'étaient qu'un moyen, qu'un outil - certes incontournable et toujours insuffisant !- et qu'en aucun cas la gestion ne devait devenir une finalité, un objet de culte. Cette seule ferueur étant réservée à nos buts associatifs.

Toutefois, lança un collègue Sauvegardien travailleur social et solidaire, méfions-nous de l'argent et de sa prétention à devenir le seul instrument de mesure sociale et éducative. La place prise aujourd'hui par les techniques sophistiquées d'empilement des chiffres, pour assurer le contrôle et la maîtrise de l'action sociale, m'interroge...

Un Sauvegardien de formation (ou de goût) sociologique fit observer, avec une malice à peine dissimulée, que pour autant le sens et les finalités de l'action sociale se noient, le plus souvent, dans un discours techniciste et gestionnaire. Comme si la méthode devenait une philosophie d'action.

Ce qui fit réagir un Sauvegardien pragmatique, qui ne pouvait laisser affirmer cela plus longtemps... l'argent c'est le nerf de la guerre. C'est un principe de réalité que tout acte éducatif, digne de ce nom, doit prendre en compte. On ne peut pas exiger de dépenser sans vergogne, sans limite, de refuser de rendre des comptes sous le prétexte de la noblesse de notre mission ! C'est la nécessaire contrepartie qui rend crédible notre action.

Il faudrait peut-être ne pas oublier la responsabilité des directeurs en la matière, s'exclame un membre de cette vénérable nomenklatura Sauvegardienne. Cette dimension de la gestion est incontournable. C'est le pilier du dispositif. A trop vouloir la négliger, ses effets peuvent se rappeler brutalement à nous. Ici, comme ailleurs, nous avons à gérer le manque voire la pénurie de certains moyens mais aussi les conflits d'intérêts, de compétences qui sont un aspect de la gestion des ressources humaines.

Un petit Sauvegardien malin affirme que dans une société qui manque de plus en plus d'argent ça devrait nous inciter à avoir de plus en plus de coeur ! L'assemblée se contenta de sourire, se demandant comment fallait-il prendre cette réflexion...

Un psycho-Sauvegardien intervient, calmement, pour souhaiter orienter les échanges sur la politique associative et son projet dans une vision moins caricaturale et réductrice. La gestion ça distrait... ça éloigne de l'action éducative !

La réaffirmation de notre dynamique associative, relance le premier des Sauvegardiens, est d'autant plus nécessaire si nous ne voulons pas dévitaliser la démarche associative en étant assigné à la place de sous-traitant et donc pris dans un rapport de gestion. Alors le risque serait grand de ne plus valoriser que la structure en elle-même, pour elle-même, et non pas de l'investir comme moyen de réaliser des objectifs partagés. La Sauvegarde n'est pas seulement un agent économique. C'est un élan, une finalité, une fidélité à une éthique, un acte de foi. Notre vision ne peut pas être réductible à une logique marchande.

Un éducateur-Sauvegardien, à la parole facile, fait remarquer que les techniques comptables, financières et informatiques les plus sophistiquées ne permettent que d'évaluer le coût et ne disent rien sur la qualité de ce qui est produit et le sens des financements. Le véritable enjeu n'est-il pas à ce niveau ?

Certainement, rétorque un psychologue d'expérience que ne rebute pas le fait d'avoir à s'exprimer sur un tel sujet. Cet intérêt manifeste et excessif pour les choses touchant à la gestion (au sens large) relève d'un goût particulier et fétichiste pour la maîtrise, la rationalité, l'ordre, le contrôle, la puissance... autant d'objets qui ont pour fonction de rassurer -ce qui est illusoire- et plus spécifiquement les responsables. Veillons pour l'essentiel à ne pas cliver l'organisationnel des valeurs.

Un admi-Sauvegardien réagit vivement, tenant pour légitime l'intérêt pour ces questions de gestion, du simple fait de notre fonction d'employeur. Celle-ci induit des obligations. La gestion est un impératif !

Quand je pense qu'on peut aussi être pris dans les impératifs de la gestion sans vraiment s'en rendre compte... c'est à désespérer souffle à son voisin, un Sauvegardien qui cultive l'humour pour ne pas totalement sombrer dans le pessimisme...

La morale de l'histoire : mais, ma parole, la gestion ne serait-elle pas en définitive un état d'esprit ?

(à suivre)

Le Sauvegardien étoilé

-Dominique Odot-

LE SENS DE L'AVANT

Cette année, nous avons célébré le 60^e anniversaire de la Sauvegarde de l'Enfance du Finistère. Les archives départementales nous prouvent que, il y a plus de 100 ans, un Comité brestois recrute des bonnes volontés pour prendre en charge l'enfance abandonnée ou coupable.

L'objectif est clairement exprimé, les structures mises en place, mais encore fallait-il en avoir les moyens. On note que, à cette époque, on organisait des loteries pour venir en aide aux enfants « abandonnés matériellement ».

Vous remarquerez aussi qu'au siècle dernier on assimilait « Enfance abandonnée et enfance coupable ». N'est-elle pas étonnante cette association Abandon - Culpabilité ?

- François MADOC-

**Société générale de protection pour l'enfance
abandonnée ou coupable
Autorisée par arrêté ministériel du 9 septembre 1880
Comité brestois**

La question des Enfants abandonnés ou coupables préoccupe à juste titre l'opinion publique. Les scènes émouvantes qui se déroulent chaque jour devant nos tribunaux ont trouvé de l'écho dans la France entière ; la presse a jeté le cri d'alarme et les plus indifférents ont frémi en pensant que, chaque jour, la misère ou l'incurie des parents jettent dans la rue des centaines de déshérités qui deviennent fatalement la proie du vice, renoncent à la vie d'ouvrier honnête, et n'ont plus d'autre horizon que la prison.

On estime à 100 000 le nombre de ces parias de 12 à 16 ans, garçons ou filles, qui végètent sur le sol français, dans un état complet d'abandon physique et moral. Ce chiffre éloquent démontre à lui seul l'urgence d'une solution.

C'est, pénétré de la grandeur de ce but, qu'un certain nombre d'hommes compétents, réunis en dehors de toute influence politique ou religieuse, ont fondé la *Société générale de Protection* dont vous trouverez ci-joint les principaux Statuts.

Réaliser une véritable œuvre de préservation sociale, moraliser dans des établissements spéciaux et particulièrement surveillés, ces milliers d'enfants dont le Ministère de l'Intérieur et l'Assistance publique n'ont pu s'occuper jusqu'ici, et dont souvent même ils ignorent l'existence ; ramener vers l'agriculture les bras qui s'en

éloignent, former pour l'armée des sujets disciplinés, telle est, résumée à grands traits, la tâche que nous nous sommes imposée.

La Société de Protection a été autorisée par le Gouvernement, elle a reçu déjà des adhésions puissantes, et trois Ministres en ont accepté la présidence d'honneur. Les appuis moraux ne lui manquent donc pas.

Déjà neuf établissements fonctionnent ou sont en voie d'organisation. Ils se peuplent rapidement ; mais ces établissements, à effectifs restreints (30 ou 35 enfants), conformément aux Statuts, ne représentent encore qu'une bien faible ressource en présence du mal qu'il s'agit de combattre. Il faut entrer pleinement dans la voie de réalisation. Nulle part, d'ailleurs, le besoin de notre action ne se fait sentir plus vivement que dans notre région, et particulièrement dans notre ville. Aussi avons-nous besoin du concours généreux de tous les hommes de cœur. Nous sommes convaincus, M , que le vôtre ne nous fera pas défaut, que vous nous donnerez votre aide matérielle et que vous vous associerez à l'œuvre de philanthropie et de moralisation sociale à laquelle nous vous convions.

Au nom du Comité brestois
Le Président
Dequillebecq



Du langage de l'Europe

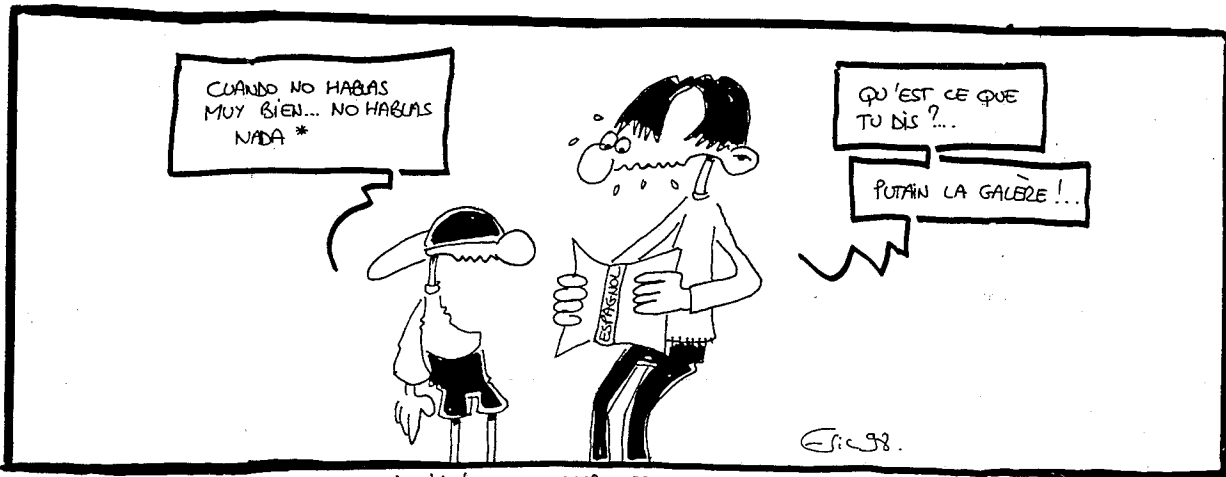
A l'heure où nos responsables politiques mettent en place l'Europe financière (l'euro au 1^{er} janvier 1999), nous découvrons à Ar Spi un angle de l'Europe sociale.

En effet la réorganisation du service a conduit à des réorientations d'un certain nombre de jeunes dont trois dans le réseau Rupture 29. Nous avons compris un peu l'idée, nous connaissons plus ou moins l'association FA # avec ses séjours à

« écoute », ici il est en France, il faut qu'il apprenne le français ».

Et voilà vos collègues qui, de l'éducateur à la maîtresse de maison se retrouvent confrontés à la difficulté du langage.

Outil de la relation permettant une conscientisation des difficultés du jeune dans son environnement familial et social. Tout un « jargon » professionnel que l'on ne maîtrise pas en espagnol. Et voilà



* NOTE AUX MOINS INITIÉS EN VOUS RAPPELANT QUE CETTE PHRASE EST ISSUE, MOI AUSSI DE MES LOINTAINS SOUVENIRS DE TERMINALE :
"QUAND ON NE PARLE PAS TRÈS BIEN, ON NE DIT RIEN."

l'étranger... On envisageait, pourquoi pas, certains de nos jeunes, qui s'en iraient vers Aquasso, Yann avec Itinérance sur un bateau entre Brest et la Corse.... Ca crée la rupture, ça crée une expérience pour, on espère, rebondir.

Et voilà que Jérôme, ayant bénéficié d'un accueil en Espagne, le réseau Rupture 29 nous sollicite pour l'accueil d'un jeune madrilène. Difficile de ne pas accepter la réciprocité. Qué ? No comprendo ? Basta !

On est tous d'accord sur le principe... quant à notre procédure d'admission, il a fallu s'adapter à la situation... européenne.

Donc, Vicente arrive le 2 avril accompagné par Serge K. du réseau Rupture 29, hispanisant de la première qui fait les traductions et le suivi. Ouf ! On a eu peur d'être seuls. Sauf que Serge, il est au réseau et pas à Ar Spi. ... alors Sophie s'est empressée de prendre le dictionnaire, heureuse de se remémorer ses cours de terminale « eh ! Viens par ici mon petit gars que je t'explique les services, les us et coutumes de la Maison Ar Spi... quant à Charles, « intégré de longue date », il lui disait

l'éducateur en mal avec son outil préféré : la parole, l'entretien, le dire.

L'imagination reprend le pas et le langage devient gestuel. Ainsi l'explication des règles de vie commune se mime. Les attitudes de Vicente nous montrent qu'au-delà des mots ils traduisent bien ses maux. Il nous faut redécouvrir l'importance de l'observation du quotidien. Le faire avec plutôt que le dire.

Voilà rapidement une contribution à ce qui se met en place, en attendant une réflexion plus large au niveau de l'association, ainsi que le bilan lors de l'Assemblée Générale de cette expérience du réseau Rupture 29.

En attendant, Vicente revient d'un week-end sur Paris, heureux d'avoir pu découvrir la Tour Eiffel et d'avoir gravi le premier étage. Il lui reste encore beaucoup de marches à gravir dans son devenir de citoyen espagnol, de citoyen européen.

Bueno animo - Hasta luego.

Charles Delaunay

Sauvegarde : variations sur un mot (suite)...

Elle (...cette préoccupation de sauvegarde : Cf. Kaléidoscope n° 1) me paraît pouvoir s'expliquer à la fois par la double expérience :

D'une part, de la crise de notre rapport au temps et en particulier à l'avenir vers lequel tous les regards convergeaient... Retour à la question « d'où venons-nous ? ». Epiméthée... Prométhée.

Et d'autre part, d'une perception inédite des menaces du présent contraignant à une approche nouvelle, plus modeste de l'avenir, placée non plus sous le signe de la conquête mais du souci. De là, la question désormais posée avec appréhension « où allons-nous ? » et qui se double de l'interrogation très kantienne : « Que nous est-il permis de faire qui nous permette encore d'espérer en la possibilité même d'un avenir pour les générations futures ? ».

1) La première, « D'où venons-nous ? » rompt avec le discrédit d'une histoire et d'un passé éclipsés par la seule considération de l'avenir. Souvenons-nous des années 1950-1970 : tous les esprits étaient alors dirigés comme des tournesols vers un futur qui ne pouvait être que radieux (ce qu'illustre par exemple l'appellation de certains clubs politiques de l'époque : Objectif 60, Horizon 80.... Autant de défis relevés avec enthousiasme), tandis que le passé par ses couleurs et son horreur appelait l'oubli. L'heure était à la table rase, à la liquidation des vestiges et dans tous les domaines (Cf. la mode du Formica comme symbole de la modernité appelée à remplacer les grossières tables d'autrefois, la chambre à coucher style nouille triomphant sans gloire du lit clos) et tout cela dans une perspective qui ne pouvait être qu'émancipatrice.

Bref, l'heure n'était pas à la mémoire sinon vaguement des Grands ancêtres, à la fidélité aux traditions et a fortiori au respect des valeurs héritées mais à l'actualisation d'un désir désentravé. « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi » disait-on en mai 68 dans une invite à se débarrasser de ce boulet pour courir, dans une espèce d'innocence reconquise (mouvement hippie, mouvement des Cent fleurs en Chine), vers des lendemains enchanteurs placés sous le signe d'un infini progrès.

Les choses se sont sérieusement compliquées lorsque, avec la confirmation de l'ampleur de la crise dans les années 80, après le passé c'est l'horizon d'avenir lui-même qui a fini par pâlir. Un

malheur ne venant jamais seul, orphelins d'un passé hâtivement enterré, nous allions devoir faire notre deuil d'une certaine vision du progrès : perspective d'une croissance ralentie avec plausibilité de passage à un rythme de croissance zéro voire négative, décomposition d'un modèle de société fondé sur un travail humain de plus en plus rare, effondrement du bloc communiste qui incarnait, malgré tout, l'espoir d'une possible alternative... Demain ne serait probablement plus avant longtemps la seule amplification du présent. L'avenir se voilait en plongeant la société dans le désarroi d'un présent sans amarres, livré au ressac de l'histoire en train de se faire, dans l'instant même où elle se défaisait.

Cette double décomposition des dimensions du passé et de l'avenir a fait que nous nous sommes retrouvés dans un état d'apesanteur angoissant conduisant à la recherche de nouveaux types d'ancrage, soit dans le sacré avec certaines perversions que l'on connaît, et plus sûrement dans une histoire, un passé à la fois individuel (passion généalogique, par exemple) et collectif objet d'une véritable passion de sauvegarde (Cf. Nora).

2) Mais à ce réexamen de notre rapport au temps, il y a, me semble-t-il, un second motif fondamental : la prise de conscience de l'ampleur et de la gravité de la menace pesant sur le monde et sur l'humanité d'un projet de société répondant au mot d'ordre de complète maîtrise (Cf. Descartes). Bien sûr, on avait connu dès les années 50 l'effroi du péril thermo-nucléaire et les moins jeunes se souviennent de l'angoisse qui avait saisi le monde lors du bras de fer entre l'URSS et les USA à propos des missiles de Cuba en 1962. Mais cette menace conservait malgré tout un caractère d'extériorité qui la rapprochait, en l'aggravant, de la peur des grandes invasions du passé.

Ce qui change fondamentalement avec les années 80 c'est le sentiment d'un danger qui pèse sur chaque homme et sur l'humanité dans son équation la plus intime, dans ce qui les institue comme tels. Au premier degré, ce danger est celui d'une transformation du monde habitable en désert par dénaturation de l'environnement physique, social et culturel. C'est l'instant de la prise de conscience des limites du projet constructiviste de transfiguration du monde par le désir et la puissance humaine, un projet que vient d'illustrer, comme une survivance l'édification du gigantesque barrage chinois sur le Fleuve jaune.

L'enfant, du fait de sa fragilité essentielle et des promesses dont il est porteur, requiert notre souci à son égard

Une question commence à prendre corps avec une insistance croissante : ne sommes-nous pas allés trop loin, n'avons-nous pas cédé à ce que les philosophes grecs nommaient l'hubris, c'est-à-dire la déraison au nom même de la rationalité déchaînée ? Elle ne va cesser de s'amplifier avec la révélation d'un nouvel horizon de recherche déployé sur le front de la biologie et de la génétique avec le développement des biotechnologies aussi riches de promesses que de dangers majeurs. Il se produit là un changement de registre puisque, à tort ou à raison, mais plutôt à raison semble-t-il, l'humanité réalise que ce qui est désormais en cause c'est non seulement son cadre d'existence mais son identité dans sa radicalité.

D'où, dans un réflexe de grande lucidité, l'émergence du sentiment de la fragilité du monde et de l'humanité dont on réalise qu'ils ne sont pas seulement livrés à notre maîtrise mais confiés à notre garde vigilante autant que bienveillante. Il s'est produit dans les années 70-80 un véritable basculement de la représentation de notre manière d'habiter le monde. Valéry nous avait prévenu que les civilisations étaient, elles aussi mortelles. Nous finissons par comprendre que l'enjeu est encore plus important : c'est l'humanité qui est mortelle et peut-être par notre négligence et nos inconséquences. De là, la redécouverte des vertus de prudence, de précaution qui ne sont en rien antinomiques du progrès mais obligent à le penser désormais dans les vieilles catégories de la mesure, de la tempérance. Il nous revient de garder sauf ce qui a du prix à nos yeux et de le traiter avec le sentiment de notre responsabilité vis-à-vis des générations futures.

C'est d'ailleurs ce que vient de rappeler, ces jours derniers, l'UNESCO dans une Déclaration universelle sur le génome humain insistant, entre autres, sur la responsabilité des chercheurs et des politiques dans la préservation du « droit au respect et à la dignité » de chaque individu et les invitant à la « prudence » dans la gestion du « patrimoine » génomique.

Par conséquent, l'avenir n'est plus une page blanche sur laquelle l'humanité pourrait écrire ce qui répond à son désir, mais le lieu de déploiement de l'inventivité dans la fidélité, dans le respect de ce qui est confié à notre responsabilité et à notre mémoire, bref à notre sagesse (Cf. Comités d'éthique... comités de sages).

Conclusion

J'ai fait référence à Hans Jonas dans mon introduction et c'est avec lui que je souhaiterais conclure cette intervention. Il conviendrait sans doute de mentionner d'autres auteurs qui se sont préoccupés de ce problème et en particulier Paul Ricoeur qui y a consacré de beaux textes.

Et si je tiens à faire retour sur la pensée de Jonas c'est non seulement parce qu'elle est la plus puissante, la plus ébranlante sur ce thème de la sauvegarde mais aussi à raison du rapprochement qu'il opère entre notre responsabilité vis-à-vis du monde et la responsabilité à l'égard de l'enfant qu'il tient pour l'archétype de toute responsabilité. Je n'ai pas le temps d'entrer dans son argumentation mais je retiens simplement cette idée que l'enfant du fait de sa fragilité essentielle et des promesses dont il est porteur, requiert notre souci à son égard et sur un mode unilatéral ce qui veut dire que nous n'avons rien à en attendre en échange en termes d'affection ou de prise en charge future de notre propre responsabilité à son égard, une responsabilité qui passe comme le dit Hannah Arendt par la préservation, la sauvegarde, la conservation vigilante et scrupuleuse de son potentiel de nouveauté de « natalité ». Ce qui suppose la capacité de transmettre le patrimoine non seulement de biens culturels mais aussi de valeurs dont nous sommes les gardiens. Une transmission pour recreation, car dit-elle, en reprenant le mot superbe de René Char, « *notre héritage n'est précédé d'aucun testament* ».

-Jacques LE GOFF-

« Les perles du C.A.F.P. »

Prendre l'autoroute à contresens peut avoir des conséquences fâcheuses à court terme !!! Dans la langue française, l'utilisation des mots « à contre-sens » entraîne parfois des effets surprenants, quelquefois dérangement mais le plus souvent sujets à sourires ou éclats de rire.

Au C.A.F.P., les stagiaires sont amenés à fréquenter régulièrement les « bancs » de l'Atelier de Formation Générale dans le cadre des prestations qui leur sont proposées. Tout le mérite revient alors aux éducateurs scolaires qui vont, au fil du temps, petit à petit, tenter de faire ré-accepter (ou accepter tout simplement) un lieu qui leur rappelle bien des souvenirs -le plus souvent mauvais-.

Peu à peu, et de plus en plus dans ce lieu où l'on travaille différemment, l'élève va redécouvrir les charmes des mathématiques, du vocabulaire, de l'orthographe et de la grammaire. Un peu d'histoire contemporaine, de géographie, de législation, d'économie familiale et sociale complète le menu.

L'approche proposée à l'élève va, tout en lui permettant de travailler à un rythme qui lui convient, favoriser une ambiance de travail valorisante et épanouissante. De cette manière, dans un cadre sécurisant, l'élève va pouvoir participer à sa manière aux travaux du groupe.

Ainsi avec ses mots, sa spontanéité et une petite touche de naïveté, il répond aux questions de l'accompagnateur correctement mais aussi « à côté de la plaque ». Ce qui entraîne bien souvent de grands éclats de rire de ses camarades au grand dam de l'orateur qui se voit expliquer son erreur sur le champ. Ainsi, tout au long des années, les éducateurs-scolaires ont recueilli des « perles » uniques en leur genre mais qui méritent pour une fois de sortir de leurs écrins.

Nota : pour des raisons de confidentialité, les prénoms des auteurs ont été changés.

MATHEMATIQUES : David
Vive la géométrie

UN TRIANGLE QUI A SES 3 COTES EGAUX EST UN TRIANGLE EQUATORIAL.

Alain : « UN TRIANGLE QUI A 2 ANGLES EGAUX EST ISOCELE, ET UN TRIANGLE QUI A 3 ANGLES EGAUX EST TRISOCELE »

Philippe : « UN TRIANGLE EST UNE FIGURE GEOMETRIQUE QUI A 3 ANGLES ET 4 COTES. JE PEUX VOUS LA TRACER !! » -
Voilà un défi intéressant à relever

FRANÇAIS :
« Un peu de grammaire et d'orthographe »

Laurent : Mettre au pluriel « Un pneu radial »,
« DES PNEUS RADICAUX »

Thierry : Quelle est la femelle du loup
« LA LOURDE » ; et ses petits : « LES LOURDEAUX »

Benoît : Conjugaison : les verbes en « AILLER »
Définition : UN VERBE QUE N' AIME SURTOUT PAS LA S.N.C.F. ?
Réponse : ... TRAVAILLER

FRANÇAIS :
Les subtilités du
vocabulaire

- Jacques : *Quel est le cri de la vache ?*
C'EST LA VACHE QUI RIT !
- Bruno : *Dans le dérivé des mots suivants :*
Un chat : UN CHATON - Un accroc : UN ACCROCHAGE
Un roc : UNE ROCABILLY
- Sébastien : *Explique le mot « infantile »*
C'EST TOUS CEUX QUI TOUCHENT AUX ENFANTS !
- Gildas : *Quelle est la femelle du jars ? - C'EST LA JARRETIERE !*
- Pascal : *Quel est le féminin de professeur ? - C'EST UNE PROFEUSE !*
- David : *« Comment appelle-t-on un garçon qui « couche » avec sa mère ?*
Demande un élève
Réponse : C'EST UN ZESTE ET C'EST PAS BIEN !
- Thierry : *Travail sur la presse :*
« Que veut dire l'expression : être à la une d'un grand journal ? »
« C'EST ETRE SUR LA PREMIERE PLAGES ».
ET VIVE LES VACANCES !

DES NOMBRES
COMPLEXES

- John : *Quel est l'océan qui baigne le Pôle Nord ? »*
L'OCEAN ARTISTIQUE !
- Rodrigue : *Le Président de la République habite aux Champs-Élysés*
FAUX - VRAI
« FAUX, MAIS A LA MAISON BLANCHE ! ».

SANTE

- Eric : **JE SUIS INQUIET POUR MON PERE CAR LE DOCTEUR M'A DIT QU'IL AVAIT UNE HERNIE FISCALE.**
- David : **MOI, JE N'AURAI JAMAIS LE SIDA, JE DONNERAI LA PILULE A MA FEMME !**
- Jacques : **LES OS DES PERSONNES AGEES SONT FRAGILES.**
MOI, MA GRAND-MERE S'EST CASSE LE COL DE L'UTERUS
- Ludovic : *Question : « Comment s'appelle l'organisme chargé de rembourser les frais médicaux ? » - « C'EST LA CQ ».*
- David : *Cite deux méthodes de contraception »*
« L'EXPIRATION ET L'INOPIRUTION ! ».

DIVERS

- Inventions :*
- Yann : **C'EST DENIS PAPIN QUI A INVENTE LE FOOTBALL !**
- Stéphane : *Comment le Petit Poucet retrouva-t-il son chemin ?*
AVEC SON BRIQUET !

Ainsi se résume pour l'instant l'écrin de l'Atelier de formation générale du C.A.F.P.. La morale de l'histoire pourrait être la suivante : « La naïveté est une perle qui demande à être cultivée !! ». En n'oubliant pas de garder un zeste d'humour pour la soif !

Hubert MICHARD

Les artistes ont toujours mieux dit (suite)

*« ... Le temple grec, par son instance,
donne aux choses leur visage, et aux hommes
la vue sur eux-mêmes ».*

Heidegger 1949 – Chemins qui ne mènent nulle part.

Nous laisserons pour l'instant de côté Max Jacob. L'anecdote que je vous ai précédemment relatée avait une forme illustrée qui m'introduit à vous évoquer certains aspects de l'art et de la psychanalyse. Outre l'occasion qu'elle m'offrait d'adresser un clin d'oeil à la Bretagne, elle appelle à notre souvenir la présence d'un collègue précocément disparu. Il décrivait sous le joli nom de « racontation »(1) la manière qu'ont les enfants de parler, en séance de psychanalyse, quand on suit leur dire avec une certaine écoute.

Raconter... C'est bien ce que fait Freud quand il nous livre l'histoire de ses patients. Cette méthode de travail sous la forme de « d'histoires de cas », Freud la doit, en l'occurrence, à Charcot. Les récits et descriptions visuelles relatées ont la forme de « tableaux », mais la présentation littéraire est ici un moyen requis pour l'intelligibilité dans le but d'atteindre un objectif bel et bien scientifique.

Au-delà, cette mise en forme fait le lien entre le texte et l'écoute humaine. Elle introduit un intervalle entre un récit et un autre récit, entre Freud qui raconte et Freud qui sera raconté, c'est-à-dire commenté, autrement dit prolongé. A être écouté, le récit suscite quelque attente théorique dans la circulation d'idées qu'il génère et les hypothèses flottantes qu'il promet.

Sans doute sommes-nous là aux origines de la psychanalyse, aux textes fondateurs d'une conceptualisation. De toute évidence, Freud n'est pas artiste, il est homme de savoir et de recherche. Mais certaines de ses présentations ont ce que l'on appelle communément un « style » qui éclaire en retour théorie, vie et œuvre. Ces présentations, Freud ne les abandonnera du reste jamais. Les nombreuses correspondances (20 000 lettres) et certains écrits ont une richesse qui réside dans la manière qu'il a de s'exposer en exposant. Les liaisons de l'auteur avec sa vie, ses relations et sa propre « névrose » fournissent un sens ouvert à la théorie qu'il développe à travers les relectures et le décryptage que le texte appelle.

Ainsi, à la fin de sa vie, à 81 ans, Freud nous livre-t-il dans une très belle correspondance à Romain Rolland une dernière racontation. C'est dans un style littéraire qu'il évoque un « trouble de mémoire sur l'acropole ». Il nous décrit la réalisation d'un voyage effectué à 34 ans, voyage tant rêvé en Grèce et il nous évoque la rencontre avec le monument architectural qui caractérisait à ses yeux l'un des idéaux esthétiques nourri par ses humanités, elles-mêmes animées par les gravures du livre de Philippson que son père lui avait offert quand il était tout jeune enfant. Après une longue traversée de Trieste à Athènes, le Parthénon est là devant Freud, et

pourtant, il doute de la réalité de sa vision : « Ainsi donc, tout cela existe réellement?... ». Il est affecté d'un sentiment d'étrangeté et d'impressions sensorielles. Certaines précisions du temps se brouillent car un clivage apparaît. Le monument est là et il est en même temps comme un souvenir. Mais un souvenir de quoi ?

Freud rattache à juste titre celui-ci à l'actualisation d'un conflit oedipien : dépasser le père, réaliser plus loin que lui. Mais nous savons que la structure du texte dit plus que l'écrivain ne peut lui faire dire. Freud est lui-même pris dans la texture de sa propre inspiration : le récit masque, mais à la fois il révèle : celui de la « visite sur l'acropole » a un soubassement silencieux qui sous-tend d'autres interprétations plus inconscientes, et la présentation de « sensations » et du clivage psychique peut questionner la place de l'originare, du réel et du corps. Ainsi le Parthénon idéalisé – en tant que représentant mythique – pourrait, par exemple, se joindre ici à l'originare. Quand il relate ce souvenir, Freud se trouve à l'étape ultime de sa vie. A travers le travail de la pulsion de mort, le monument aurait peut-être fonction de double narcissique en se connectant fantasmatiquement à l'Objet infini et perdu dans son rapport à l'immortalité.

Le temple nous livre donc une esquisse. Mais s'il indique quelque chose d'une rencontre singulière à un objet esthétique, nulle question ici du Beau en soi. Pour Freud comme pour nous-mêmes, il s'agit de parler du beau là où chacun le situe, c'est-à-dire à l'endroit où sa qualité subjectivement le saisit.

A être évocation et image, le récit se donne comme passage à l'Autre qui y dépose figures et reflets. L'art se regarde puisque l'œuvre nous regarde.

... Se regarde... mais aussi se contemple. Et à cet égard, elle réussit quelques tours de force.

Nous connaissons le registre de certains aspects de la métapsychologie freudienne : des « couples d'opposés » qui inscrivent le dualisme fondamental de la psyché et en font le moteur de toute dialectique. De là, ces « paires contrastées » qui se lient, se retournent en leur contraire, s'opposent : activité – passivité ; ...amour – haine ; ...présence – absence ; ...dedans – dehors ; et par extension, ...sérieux et jeu, et plus loin encore, ... silence et bruit, puis... noir et blanc...

Il est vrai que l'appareil psychique offre, en soi, la possibilité du décloisonnement. Mais avec la création, ce sont une autre combinatoire et une autre co-existence qui sont opérées. Pour exemple, dans un portrait d'Ingres, ce n'est pas tant un regard que l'on voit. C'est plutôt un silence que l'on écoute. Et ici, regard et silence immobilisent sans dommage le temps qui passe et explorent d'autres rapports du « Vu » et de « l'Entendu ».

Ces modalités de voisinage et de frontières surgissent encore à l'évocation d'autres situations : dans son texte important « l'inquiétante étrangeté », Freud situe ce sentiment comme « l'un des domaines particuliers de l'esthétique ». Il nous dit : « Dans la création, beaucoup de choses ne sont pas étrangement inquiétantes qui le seraient si elles se passaient dans la vie ». Il cite les liens de l'animé et de l'inanimé, les troubles suscités par les automates, le problème du double..., et cette forme « d'angoisse infantile effroyable qui est celle d'endommager ou de perdre les yeux ». A cet égard, la sculpture laisse souvent les orbites à demi-vides. Mais elle offre la possibilité de dépasser la terreur. Baudelaire, dans un texte-promenade intitulé : « Le salon de 1859 » interroge le regard des statues. Les personnages des sculptures alternent. Ils commandent ou sont associés aux larmes. Mais la tyrannie du surmoi ou le chagrin sont transcendés. Et Baudelaire s'exclame : « Quel regard dans ces yeux sans prunelle ».

Ailleurs, c'est l'investissement lui-même qui peut l'emporter sur l'objet investi, et l'appui sur le mythe peut construire ou cicatrifier puisque c'est là l'une de ses fonctions. En outre, l'inscription d'un signe de l'inconscient peut venir s'imprimer et se travestir positivement dans un dessin ou une peinture(2)

A ces endroits, la création résiderait dans une impénétrable qualité : la technique de présentation du fantasme. En fait, c'est peut-être le passage lui-même qui devient un lieu propre. A travers la construction d'un espace Autre, ce sont le mythe et la culture qui sont rencontrés. Il sont, nous dit Claude Levi-Strauss, une « leçon de bonne distance »(3). C'est donc la gravité de la question de la limite qui est modulée. Ce franchissement nous fait passer sur autre plan, un « Ailleurs » de l'œuvre. En conséquence, cette dernière, par son exécution, signe un éventuel apogée.

Cet énoncé contient, au delà de sa vérité, un ton légèrement exalté.

Le romantisme s'associe, on le sait, aux influences de Freud. Lors de sa visite sur l'acropole et de son récit, sans doute est-il venu renforcer culturellement la charge d'investissement de la rencontre avec le temple. Peut-être explique-t-il en partie un certain mode de relation de Freud à l'égard des artistes hautement idéalisés.

...Et d'ailleurs parfois trop fortement idéalisés. Sa fascination envers les génies et l'émulation que ceux-ci lui procurent, situent un certain mode d'identification au père. L'idéalisation - à travers les grands hommes, les grands destins..., les grands monuments... - est, on le sait, liée au narcissisme, mais elle manifeste aussi sa relation à l'égard du surmoi. Au delà d'une classique rivalité oedipienne et du dépassement du père qu'elle exprime, il est possible de faire état de la tentative, pour Freud, de restaurer un père, dont certains éléments de l'histoire familiale montrent qu'il fut dans l'enfance de Freud, fragilisé (4). Mais cette restauration, effectuée par le biais de l'idéalisation d'objet, permettait fantasmatiquement au fils de trouver, à travers l'un de ses aspects, le père désirant à son égard, celui peut-être des ... gravures de Philippon.

Du côté maternel, le désir de réussite de Freud, pouvait s'enchaîner au surinvestissement positif de la mère à l'égard de son premier-né et au petit prénom que celle-ci lui attribuait : « Mon Sigi en Or ». Dans ce désir, comme désir de l'Autre, ce signifiant « en Or » pouvait ouvrir

aux yeux de l'enfant la question de ce qui est précieux aux yeux de la mère : on sait que celle-ci fut très impatiente de jouir du prestige de son fils et des honneurs qui lui furent adressés.

Freud recueillera un prix littéraire. Il obtiendra le prix ... Goethe. Que son nom y devienne associé lui procurera une joie réelle et une légitime fierté.

Voilà les fruits d'une longue et rude activité. Des liens s'imposent maintenant et paraissent de deux ordres.

Du côté de l'amateur que nous sommes, l'art peut offrir un sentiment de vrai « bonheur ». La jouissance partagée se joint au plaisir de la connaissance. La rencontre de chacun avec l'œuvre est reliée à celle de tous, tous ceux qui nous ont précédé et tous ceux qui vont nous suivre, et cette appartenance transcende le narcissisme individuel. Mais dans son instantané, ce bonheur surgit comme éclat et traduction de la face heureuse de l'éphémère. Peut-être n'est-il, dans son effet de saisissement, que rencontres partielles, retrouvailles fugaces, plaisirs transposés ou morceaux de brillance. Mais ce sont là, disons-le, des morceaux choisis. L'appréhension de leur évanescence situe sans doute quelque chose de l'imparfait de la vie, mais les inventions de l'artiste parlent la vie et décrivent son envers : la satisfaction masochiste et la jouissance morbide comme absolu de la mort. Dans l'art, le fantasme et ses connotations alimentent, on l'a vu, l'émotion esthétique. Et à travers ses métaphores et ses métonymies (5), l'œuvre dessine le contour de la perception, simultanée et contradictoire, de l'originaire et de l'intemporalité. A ces endroits, le caractère inconscient du frisson nous livre certains aspects du sens sublime d'une « passagereté » (6).

En revanche, du côté du créateur, les choses se présentent d'une manière beaucoup plus contrastée. Freud nous a indiqué que la création s'inscrivait dans la dynamique de l'élaboration d'une question personnelle. Ce peut être, aussi ou ailleurs, la voie trouvée pour faire face à une violence ou une cruauté internes.

Max Jacob n'y a pas échappé. Peut-être l'évoquerons-nous beaucoup plus tard. D'autres aspects demanderaient du reste à être abordés : la précision du concept de sublimation comme forme la plus achevée du destin pulsionnel, la réalisation d'un jeu, l'ancrage corporel, le narcissisme...

Je conclurai simplement la fois prochaine de manière légère, et je l'espère, amusante.

Le détour que nous venons de faire par l'antiquité et le temple se relie en effet à la manière dont Max Jacob se définit lui-même, avec humour, dans la 10^e explication de sa lettre : « Je suis, dit-il, un vieux poète virgilien ». Nous retrouverons donc celui qui fut également appelé le « Druides cubiste ». C'est le quolibet que la presse quimpéroise qui, à l'époque, n'aimait pas beaucoup Max Jacob, lança en 1912 à l'écrivain. Elle reprenait une blague qui circulait à Paris :

Max Jacob s'est fait archiprêtre Du Druidisme renaissant.

(1) à (6) : voir notes au verso.

Josick MINGAM

NOTES

- 1) Alain Ditisheim est décédé le 29 Août 1996. La qualité de cette formulation réside dans sa condensation visant à appuyer l'action de raconter. De mon point de vue, elle a l'avantage de lier les signifiants – représentations verbales ou visuelles – à l'économie pulsionnelle d'une part, au registre du désir d'autre part.
- 2) En tant que « représentant de la représentation » (Freud) ou lettre de l'inconscient (Lacan). A ce titre le « V » romain décrit par « l'homme aux loups » lui-même comme la posture d'une femme lors de la scène primitive est, de toute évidence, exemplaire. Cette inscription se fait sous une forme géométrique qu'il est amusant de juxtaposer ici aux dessins cubistes qui entourent nos propos. Nous y voyons le recouvrement du réel. Celui-ci est têtù, autrement dit le concret s'obstine. La peinture de Mondrian nous le manifeste derrière la voile de la géométrie et l'écran de l'abstraction. Les horizontales et verticales de ses peintures rappellent que les Pays-Bas sont quadrillés de canaux et limités par des polders.
- 3) C'est l'aspect pacifiant de l'art. Mozart, dans ses musiques funèbres, qu'elles soient religieuses ou maçonniques, parle le deuil et le passage du chaos à la lumière. Ici, nulle militance idéologique pesante, mais une offre pour dépasser la douleur. La gravité et la gaieté musicales sont mort symbolique, c'est-à-dire joie de la transmission et source de renaissance. C'est plutôt ici le versant de la pulsion de vie comme activité de liaison psychique. Mais des créations de forme plus expressionniste, plus radicale, voire de déconstruction ne démentent évidemment pas une qualité humanisante puisqu'elles portent en elles le sens de la mise en tension et de l'action anticipatrice. C'est alors plutôt le versant de la pulsion de vie comme agressivité et mouvement.
- 4) Dans le fantasme de Freud, cette fragilisation pourrait prendre appui sur un événement qu'il décrit dans « l'interprétation des rêves » : « Au cours d'une excursion à la campagne, son père Jacob raconte à son fils un incident de sa jeunesse : dans la rue de Freiberg, un « chrétien » jette dans la boue le bonnet de fourrure du père en criant : « Juif, descends du trottoir ». Et qu'as-tu fait ? demande Sigmund – Eh bien, je suis descendu dans le caniveau et j'ai ramassé mon bonnet ». L'enfant Freud est indigné et perd une bonne partie de l'estime qu'il avait pour son père. Par réaction, il s'identifie à un grand homme : Annibal. En toute hypothèse, cet événement pourrait venir, par exemple, se lier à l'affaiblissement de la figure du père, affecté ou peut-être déprimé par une pauvreté due à de mauvaises affaires économiques à son arrivée à Vienne.
- 5) Le Parthénon s'est présenté à Freud comme métaphore de l'objet perdu et ses « colonnes ambrées » (qu'il décrit dans une communication personnelle faite à Marie Bonaparte comme la « plus belle chose... au cours de la vie ») pourraient être la métonymie du corps maternel.

Nous avons avancé que... les artistes ont toujours mieux dit : Poussin déjà, en 1642, écrit à un de ses amis : « Les belles filles que vous avez vues à Nîmes ne vous auront pas moins délecté l'esprit que les belles colonnes de la Maison Carrée, vu que celles-ci ne sont que les vieilles copies de celles-là ». Françoise Dolto précisera plus tard le lien qui peut exister entre la maison ou l'architecture et l'image inconsciente du corps. En écho, Salvador Dali, qui dessinera un splendide crayon de Freud, exécutera en 1945 un nu de sa femme regardant son corps devenir un Temple. La référence à ce tableau nous est ici opportune. Elle permet d'éviter le malentendu qui pourrait survenir d'une lecture centrée autour d'un symbolisme du temple. Dali intitule précisément son œuvre : « Ma femme, nue, regardant son propre corps devenir marches, trois vertèbres d'une colonne, ciel et architecture ». Nous dirons simplement qu'il la relie à un souvenir : « J'ai vu, dit-il, à cinq ans, un insecte qui avait été mangé par des fourmis et dont il ne restait que la cuirasse. A travers les trous de son anatomie, on pouvait apercevoir le ciel. Chaque fois que je désire approcher la pureté, je regarde le ciel à travers la chair. »... Le temple, s'il est le même pour tous, est le temple de chacun : en miroir, il nous regarde, nous ouvrant à quelque chose de nous-mêmes, et de manière métonymique, à partir de l'agalma de ses colonnes ou de son fronton dont la préciosité et la brillance se concrétisent en s'isolant du reste de l'architecture, il devient cause de notre propre désir.

- 6) Parler en psychanalyse de bonheur peut paraître ambigu. C'est de santé mentale dont Freud parle : il la décrit comme la capacité d'accomplissement sans entrave psychique notable. Il évoque plutôt le bonheur pour exprimer, par exemple, la possibilité de « faire un métier d'un plaisir infantile ». Autrement dit, dans l'esprit freudien et par extension : réaliser, inventer ou goûter... à partir d'un plaisir infantile, si inconsciente qu'en puisse être la source.



L'utopie de M. Jules Radu (suite)

COLONIE DES ENFANTS DE FRANCE

FORMÉE POUR 5,000 ORPHELINS, FILLES ET GARÇONS, DE TOUTES NATIONS.
EXPOSÉ PRÉSENTÉ AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES LE 2 FÉVRIER 1857.

Les philosophes anciens et modernes ont beaucoup écrit sur l'organisation sociale, mais non avec le même esprit et la même expérience. Nous sommes tous animés par un intérêt personnel de cœur ou d'argent; pour le plus grand nombre, la fortune est le but. Grave erreur: le bonheur du cœur ne s'achète pas. Les RICHES ne sont pas plus heureux que les pauvres; l'erreur est de confondre richesse et bonheur. Après le nécessaire, l'argent n'a de valeur que pour ceux qui n'en ont pas. L'argent ne doit être qu'un moyen; le but, une bonne œuvre. Pouvoir dire à sa dernière heure: *Ma vie a été utile à l'humanité*, est une pensée puissante pour aider l'honnête homme à soutenir cette lutte étonnante qu'on appelle la vie.

Nous cherchons la VÉRITÉ, unité du bien, expression de tout ce qui est juste; comme le FAUX est l'unité du mal, expression de tout ce qui est injuste. La VÉRITÉ se manifeste par la LIBERTÉ, qui n'a d'autres limites que le droit d'autrui.

Nous avons parcouru une partie de l'Europe. Il résulte de cette vie active une connaissance pratique de cette pauvre espèce humaine aliénée à divers degrés, le dernier degré étant celui où l'on se tue; cet acte sauvage s'appelle la guerre. La violence, quelle que soit sa forme, nous a toujours inspiré une vive répulsion; nous avons la plus grande admiration pour l'immortelle Révolution de 89 et la plus profonde horreur pour les excès de 93; la Terreur a commis tous les crimes; ceux pour qui ce régime est un moyen de réforme sont de malheureux aliénés qu'il faut plaindre, ramener à la raison, ou enfermer jusqu'à parfaite guérison.

Les progrès réalisés dans les arts et les sciences prouvent la marche de la civilisation. Les Chemins de fer et les Télégraphes électriques en sont les exemples les plus frappants; — pendant des siècles, les Peuples avaient pour moyens de transport de lourdes voitures traînées par des bœufs, ensuite par des chevaux, avec une vitesse de quatre à vingt kilomètres à l'heure. Un homme propose de fixer deux barres de fer sur une route; sur ces barres sont posées plusieurs voitures contenant des centaines de voyageurs avec bagages et marchandises; ces voitures marcheront toutes seules, sans chevaux, avec une vitesse de 50 à 75 kilomètres à l'heure, à travers les obstacles, les fleuves, les montagnes et les villes. Il faudra dépenser des milliards pour exécuter ce conte de fées... Les chemins de fer existent.

Un autre homme propose de transmettre instantanément la pensée au bout de la terre, malgré tous les obstacles, même la mer. Le génie de l'homme fait un miracle... Les télégraphes électriques existent.

Les découvertes de la physique et de la chimie expliquent les secrets de la nature. Si la science produit des merveilles, l'unité de tous les intérêts ne sera pas plus difficile à exécuter; il est évident que la *solidarité* est plus avantageuse que l'*égoïsme*; il est plus facile de parler *une seule* langue que d'en apprendre *plusieurs*; il est plus simple, dans les transactions commerciales, d'avoir *la même unité de monnaie, poids et mesures*, que de voir dans chaque pays *une monnaie, des mesures et des poids différents*; il est incontestable que la terre appartient à l'espèce humaine; les frontières sont des limites administratives, et non un motif de division. La conquête n'a plus de raison d'être. Au point de vue intellectuel, est-il possible d'établir une différence entre les hommes que le hasard a fait naître sur différents points de la terre? Enfin, la CONFÉDÉRATION détruit la guerre: La guerre *offensive* entre les hommes, LA FORCE à la place du DROIT, monstruosité des siècles barbares! La guerre, par le fer et le feu, par la peste et la famine, sera toujours pour tous, vainqueurs ou vaincus, la mort d'un père, d'un frère, d'un ami, le désespoir, le deuil de la famille. Ces horreurs sont-elles naturelles? le crime de Caïn doit-il durer jusqu'à la fin des siècles? Non, mille fois non! La CONFÉDÉRATION UNIVERSELLE existe dans la conscience des Peuples, tôt ou tard elle s'accomplira. *La Colonie des Enfants de France* vient contribuer à l'union des peuples.

-Charles RANÇON-

La vie de l'Association

ITES

- Confirmations de prolongation d'agrément par la Direction Régionale des Affaires Sanitaires et Sociales :
pour la formation des Aides Médico-Psychopédagogiques (5 ans)
Pour la formation au Certificat d'aptitude aux fonctions d'aide à domicile (3 ans).
Augmentation de quota pour la formation des éducateurs techniques spécialisés. L'ITES peut maintenant accueillir 15 personnes chaque année.
- Dépôt d'un dossier d'agrément pour la formation de moniteurs-éducateurs (20).
- Taux de réussite intéressants aux dernières sessions d'examen :
 - . éducateurs spécialisés : 85 %
 - . éducateurs techniques spécialisés : 4 sur 5
 - . aides médico-psychologiques : 44 sur 44, soit 100 %.
- Par ailleurs, réponse favorable du Ministère de l'Education pour le démarrage d'une Maîtrise de sciences et techniques appliquées, celle-ci étant le résultat d'une collaboration et d'un travail de deux années avec des formateurs de l'I.T.E.S.. La mise en œuvre est assurée par le Service de Formation continue de l'Université.

- Maurice MORLET-

RESO29

- Séjour à caractère humanitaire au Sénégal pour un éducateur et deux jeunes (compte rendu dans le prochain journal).
 - Dans le cadre de notre partenariat avec l'association « Emmaüs » à Altéa en Espagne. Quatre jeunes ont déjà bénéficié de séjours sur Altéa, et dans le cadre des échanges Eurojeunes, deux jeunes espagnols ont été pris en charge par le RESO en Bretagne.
 - Projet d'un autre séjour humanitaire au Burkina-Faso en fin d'année dans un orphelinat, avec comme partenaire une association finistérienne, l'A.F.A.O.S..
- Le projet est la mise en place d'un centre de formation. Bien sûr, eu égard à la grande pauvreté et détresse de ce pays, nous ne voulons pas sortir « les mains vides » : nous avons comme *objectif* :
- . De faire parvenir du lait en poudre pour l'orphelinat (environ 1 tonne).
 - . *D'organiser au sein de la Sauvegarde une collecte de vêtements pour les enfants et de fournitures scolaires (crayons, cahiers...).*
- L'acheminement de notre collecte est prévu pour la première quinzaine de novembre.

-Marcel BOULIC-

C.A.F.P.

- Rentrée des jeunes le 7 septembre, dans un bon esprit.
- Départ en retraite de Maurice Tamic, remplacé par Laurent Drogoul.
- Retour de Michèle Crémel après un congé parental de trois ans.
- Défi Brest 2000 : projet de construction d'une yole par les jeunes. Participation souhaitée de salariés de l'association.

-Marcel BOULIC-

S.A.E.

- Mi-juin 1998, le secteur « Ouest » du Service d'Action Educative a emménagé dans les locaux de l'ancien siège 5 rue du Chatellier à Brest (les travaux d'adaptation nécessaire ont été entrepris avec l'aide des organismes de contrôle et de l'association).
- L'inauguration officielle de ce site aura lieu : **vendredi 2 octobre 1998.**

-Marguerite-Marie
PRIGENT-TIGREAT-

Institut J.L. Etienne

- Départ de Mohammed Kassou, Directeur, actuellement Directeur d'un établissement (l'EDRA à Sainte-Geneviève-des-Bois) dans la région parisienne.
- Dans l'attente de l'embauche d'un nouveau directeur, Guy Josselin assure l'intérim de la direction.
- Depuis le 1^{er} septembre 1998, l'Institut Jean-Louis Etienne s'est agrandi. En effet, l'IRP « Ados » a ouvert ses portes.
- Les locaux provisoires se trouvent au 1 rue Borgnis Desbordes à Brest. Vous pouvez joindre les professionnels au 02.98.41.84.11 ou par télécopie au 02.98.42.44.47.

- L'équipe de l'Institut s'est développée. Cinq nouveaux salariés la composent :
Une chef de service :
Martine Louëdec
Une secrétaire :
Lydie Cobert
Une éducatrice spécialisée :
Laurence Pierret
Un éducateur technique spécialisé :
Stéphane Bescont
Deux instituteurs spécialisés :
Delphine Guivarc'h et Alan Quéau.
- Le 1er juin, départ en retraite de Marie-Louise Boucher.
Prochainement, celui de Rolande Le Berre.

-Guy JOSSELIN-

Siège social et Direction générale

- A l'issue de l'A.G. du 19 juin 1998, le C.A. est composé de 17 membres. Les **6 nouveaux administrateurs** sont :
Mmes Marie-Thérèse BOUCHER
Brigitte HU
Nunzia LE GRAND
et M.M. Alain BERTHELE
Jean-Claude FAOU
Daniel MESNIER.
- **Avel Mor** ne donne pas suite à sa demande de reprise de ses activités par la Sauvegarde....
- Recrutement en cours d'un directeur pour la nouvelle unité « **Ar Spi-CAFP** », pour l'IRP et pour l'administration et la gestion à la Direction générale (période d'essai non concluante pour François Deslandes).
- Préparation du 4^è **Rendez-vous Sauvegarde** sur le thème de l'usager de la Sauvegarde (5 novembre 1998).

- Préparation d'une journée d'étude **U.N.A.S.E.A. Bretagne** (Ex. A.F.S.E.A.) pilotée par la Sauvegarde du Finistère : la responsabilité politique des associations de l'action éducative et sociale (le 3 décembre 1998).
- **Séminaire des administrateurs et des cadres hiérarchiques** le 11 décembre. Intervention de Didier Tronche (Directeur du SNASEA) sur les perspectives pour l'action sociale et éducative au regard de la politique nationale et des schémas.
- D. Odot représente l'**UNASEA**, avec Adrien Le Formal, au **C.R.O.S.S.** (Comité Régional de l'Organisation Sanitaire et Sociale).

-Dominique ODOT-

LE SENS DU GOUT

Halawa de semoule (Suji Halawa)

*500 g de semoule moyenne - 125 g de beurre doux - 250 g de sucre roux - 1 litre de lait
100 g d'amandes en poudre ou de noix de coco râpée - 50 g de pistaches - 50 g de raisins secs
3 graines de cardamome ou safran.*

- Faire fondre le beurre dans une grande poêle ou mieux dans une sauteuse ou dans un wok anti-adhésif sans qu'il cuise.
- Y ajouter la semoule en remuant sans cesse à feu moyen jusqu'à ce qu'elle devienne dorée (presque brune).
- Faire chauffer le lait, la cardamome moulue et le sucre jusqu'à ébullition.
- Verser le mélange sur la semoule chaude toujours en remuant.

- Ajouter les fruits secs.
- La préparation doit gonfler et devenir assez friable.
- Servir et manger de préférence chaud.

C'est un dessert traditionnel de l'Inde.

-Charles RANCHON-

AVIS ! : Le Canard exquis barbotte un peu...

PUBLICATION

RESPONSABLE DE PUBLICATION :

Dominique ODOT

COMITE DE REDACTION :

Joseph	BOGARD
Fabienne	CLENIN
Martine	CLOAREC
Brigitte	GUENEZAN-PINAULT
Michel	LE GARIGNON
François	MADOC
Josick	MINGAM
Catherine	POMMELLET
Bruno	QUINIOU
Charles	RANCHON
Annie	SERVAIN

Kaléidoscope

Kaléidoscope est édité par l'association pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence du Finistère

14 rue de Maupertuis, 29200 Brest
tél 02 98 42 19 42, fax 02 98 42 11 86

